

son temps et capable d'enchaîner la volonté des autres à la sienne, pour seconder le mouvement imprimé par le pape, et exercer une action souveraine sur les éléments de force que recelaient les nations qui avaient fait les croisades. Mais un homme de cette sorte est un présent que le ciel n'accorde pas à chaque siècle. Cet homme ne se trouva point, et l'immense armée que la voix de Pie II avait, pour ainsi dire, fait jaillir de terre, ne rencontrant personne pour la diriger, se dissipa d'elle-même. Le cardinal de Pavie s'est chargé, dans les premières pages de ses propres mémoires, de raconter comment finit ce drame unique dans l'histoire d'un pape vieux, infirme et malade, se présentant, à défaut de général, pour ouvrir la campagne contre le plus puissant guerrier de son époque. La mort vient quelquefois à propos, elle arriva pour délivrer Pie II d'une situation où tout pouvoir humain l'abandonnait. La narration d'Ammanati, inspirée par le cœur et par la grandeur du spectacle, est digne de compléter le récit d'Ænéas Sylvius. Il ne lui manque que la latinité de Tacite pour être un morceau achevé.

Si l'on veut apprécier à sa valeur le sens historique d'Ænéas Sylvius, il ne faut pas se contenter de le lire, il faut le confronter avec quelques-uns de ses contemporains qui ont écrit l'histoire, et même avec plusieurs de ceux qui sont venus après lui, par exemple, avec Bartolomeo Facio, Bernard Justiniani, Antonio Bonfini, Raphaël de Volterre, Biondo Flavio, Paul Jove, lui-même. Ceux-ci ne s'élèvent guère au-dessus de la chronique que par l'enchaînement matériel des faits, une rédaction plus littéraire et un commencement de critique; leur récit est terne, froid, sans vie et semblable à ces panoramas où les personnes, comme les choses, apparaissent immobiles. Chez Ænéas Sylvius, au contraire, il y a un théâtre dressé, une mise en scène, des acteurs véritables en chair et en os, qui parlent, marchent, se